

**Les mots célèbres (LXXXV, 000).**  
**« Vous avez des ancêtres, nous sommes des ancêtres ».** — On sait que partout la noblesse se classe par rang d'âge.

Les deux hommes les plus nobles de l'Europe sont le roi d'Espagne et le duc d'Orléans. L'homme le plus noble du monde est l'empereur du Japon qui a 2600 ans d'ancestralité.

Sous Napoléon, le véritable duc de Montmorency, qui était le numéro un de la noblesse française, eut la niaiserie de dire au duc d'Abrantès :

« Nous, nous avons des ancêtres ».

Ce à quoi Junot répartit :

« Et nous, nous sommes des ancêtres. »

Hugo qui n'admettait en plus que cette supériorité d'un verbe être sur le verbe avoir, en fit un vers :

Il dit : « Je suis » c'est tout ; c'est en bas  
 [qu'on dit : « j'ai ».

Et, en souvenir du *Sum qui sum*, il signa Jehovah, le mot de Junot.

Quel jour fut trouvé ce mot admirable?  
 UN PASSANT.

**Les Contes du Chat-Noir (LXXXV, 771).** — Voici la vérité sur les *Contes du Chat-Noir*. Salis faisait des scénarios souvent assez longs et qui ne manquaient pas de couleur, où il logeait un tas de noms poitevins dans un décor poitevin : Ingrandes, Naintré, Châtellerault, Plumartin, La Roche-Aguay, La Roche-Posay, etc. Pays que j'ai connus depuis, où l'on dit encore ouailles, chausses, métives, comme ailleurs moutons, bas, moissons.

Donc, il faisait des scénarios, que je mettais sur pied, que je truffais d'un tas de propos aptes à les grossir, car il aimait les longs récits, et où, de temps entemps, j'ajoutais une aventure, bien entendu.

Mais le trouveur, l'inventeur était bien Salis. Moi, je n'étais que le rebouteux et le rédacteur-doreur et je n'y mettais pas toujours autant de soin qu'il aurait fallu. Puis on confiait ce texte à Rivière, Robida, Louis Morin, Fernand Fau, poitevin, Pille ou autres, et ça faisait tout de même un ensemble assez amusant.

C'était moins bien que du Balzac évidemment, mais combien supérieures au

Balzac, les récentes pages d'Alcotribas second (Daudet) !

En un mot, Salis, qui était une sorte de lansquenet égaré dans le XIX<sup>e</sup> siècle, se souvenait réellement du XV<sup>e</sup> ou du XVI<sup>e</sup>, dont sa terre natale est encore tout imprégnée; il est bien l'auteur des contes qu'il me donnait à rédiger, polir et adorer. Je n'étais que son collaborateur et il ne le cachait pas.

Ceci pour ne pas laisser croire que ce qui précède est une affirmation complaisante de ma part, avec licence de n'en croire que ce qu'on voudra.

Avec ses houtades et ses foucades, Salis avait des instants de gosserie dont je me rappelle fort bien. Ce n'était pas qu'un marchand de bocks, il n'y avait pas que des chardons dans son jardin. A présent, qu'il arpenté les Champs Elysées, en compagnie du sieur Bourdeau de Bourdelle, dit Villemot, et de Brantôme, premier seigneur de ce nom, il sera content de recevoir de nous un bon souvenir.

GEORGE AURIOL.

### Trouvailles et Curiosités

**Un essai de réhabilitation de Talleyrand par le comte Bertrand.** —

Si tout le monde accorde une grande habileté diplomatique à Talleyrand la même unanimité se retrouve — ou presque — quand il s'agit de réprover sa moralité : souvent on lui attribue — à tort d'ailleurs — cette abominable sentence que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée (1).

François Arago, dans l'éloge qu'il fit de Lazare Carnot, lu à l'Académie des Sciences le 21 août 1837, revient encore sur cette accusation, mais le prince de Talleyrand trouva un défenseur inattendu en la personne du grand-maréchal Bertrand qui était à ce moment — avatar peu connu — planteur de cannes à sucre à la

(1) La question a été traitée dans *l'Intermédiaire*, 1888, col. 418, 502, 532 et dans R. Alexandre : *Le Musée de la conversation*, II, 597.

Martinique. C'est à ce sujet que l'honnête Bertrand écrivit à Arago la lettre ci-dessous que nous empruntons aux futurs catalogues de M. Noël Charavay.

R. B.

Aux Salines, île de la Martinique,  
le 25 juin 1838.

Mon cher Monsieur,

Vous ne vous attendiez guères à recevoir des Antilles une missive d'un ancien collègue devenu planteur de cannes. Je dis ancien collègue, car il m'est permis d'être un peu fier d'avoir été deux fois le vôtre, d'abord à notre Ecole polytechnique, puis à la Chambre élective (1). Avant de vous demander vos conseils et même vos services en ma qualité de fabricant de sucre, je veux vous parler du plaisir que j'ai éprouvé en lisant quelques-uns de vos discours et de vos écrits. Non que je m'occupe ici de politique, tant s'en faut. De science moins encore ; je ne suis qu'un profane. Mais vous savez répandre de l'intérêt sur toutes les questions que vous traitez.

Pourquoi M. Dumont d'Urville allait-il vous chercher noise ? J'écris à un ami de m'envoyer l'Annuaire de 1838, et un exemplaire, s'il en trouve, de votre éloge de Carnot (2), dont j'ai lu un extrait assez étendu dans un de nos papiers-nouvelles, *Le National*.

J'y ai vu cependant avec peine, permettez-moi de vous le dire, que vous citez un prétendu bon mot, faussement attribué à M. de Talleyrand. Comment avez-vous pu croire que M. de T... ait jamais prétendu que la parole avait été donnée à l'homme pour cacher sa pensée ? Non, mon cher Monsieur, l'ami de Mirabeau n'a point proféré cet affreux dicton. Il ne l'a point proféré celui qui, dans l'automne de 1828, dit à Paris : « Le repos de l'Europe a peut-être exigé le retour des Bourbon en 1814, celui de la France exige à présent leur renvoi ». Propos qui occupait alors les cercles politiques de la

(1) Bertrand avait été élu député de Châteauioux, le 5 juillet 1831 ; le gouvernement de juillet l'avait nommé gouverneur de l'Ecole polytechnique, emploi qu'il ne conserva que peu de temps.

(2) *Biographie de Lazare-Nicolas-Marquerite Carnot*, etc., par M. Arago, etc., lue le lundi 21 août 1837. (Extrait du t. XXII des *Mémoires de l'Académie des Sciences*, Paris, 1850, in-4 de 117 pages). Je n'y ai pas retrouvé le passage qui a donné lieu aux observations du grand-maréchal Bertrand.

capitale, causait beaucoup d'humeur à la Cour et qui, au commencement de novembre, lorsque je conduisais mon jeune fils au collège, me fut répété par celui ou un de ceux qui l'avaient entendu.

Non, il n'a pas laissé échapper de telles paroles, que la malveillance seule a inventées, celui qui, vers la fin de 1829, sous le ministère Polignac, et alors il y avait moins de perspicacité à le prévoir, dit au cercle des étrangers en jouant au whist, et en entendant converser auprès de lui : « Il a fallu une grande révolution pour les ramener en France, il n'en faudra qu'une petite pour les envoyer à Rome ».

Dans un si grand nombre de conjonctures diverses, et j'ai eu personnellement occasion d'en juger, M. de Talleyrand, dont personne ne conteste le coup d'œil et la perspicacité, s'est exprimé avec trop de netteté et de franchise, pour qu'on puisse avec quelque vraisemblance lui imputer une telle phrase. C'est certainement un caractère de son esprit et de son langage de présenter avec clarté et concision une idée vraie.

Il n'est pas de sa dignité de démentir tant de calomnies accumulées contre lui depuis bientôt cinquante ans, c'est à-dire, depuis qu'il a proposé la vente des biens du clergé, proposition fameuse que la contre-révolution ne lui pardonnera jamais. De là ce déluge de calomnies dont nous faisons trop légèrement l'écho, nous, amis de la Révolution.

Mais après une accusation répétée au sein de l'Institut, par une voix qui a du retentissement non seulement en France, mais en Europe et au delà des mers, il a cru devoir s'écarter de sa marche ordinaire, et il vous a directement répondu. Il vous a répondu en homme habile, en agrandissant, en ennoblissant la question, et en prononçant à son tour un éloge public, là même où vous l'aviez accusé, en faisant un autre éloge. Ce qu'a dit M. de T. à l'occasion de M. Reinhard (1) de la franchise nécessaire d'un di-

(1) L'éloge de Reinhard par Talleyrand, sorte de testament politique, fut lu à l'Académie des Sciences Morales, le 3 mars 1838. Reinhard, diplomate (1761-1837), avait remplacé Talleyrand au ministère des Relations extérieures ; il le lui repassa, treize jours après le 18 brumaire. On trouvera le texte de cet éloge dans : *Duchesse de Dino : Chronique de 1831 à 1859*, t. II, p. 457, avec quelques détails sur les circonstances dans lesquelles il fut prononcé, p. 215 et suivantes. Talleyrand mourut quelques semaines après, le 17 mai 1838. Il avait fait un grand effort pour se rendre à l'Institut.

plomate me semble le trait le plus saillant, ou plutôt le véritable objet de ce discours à l'Institut, où il a parlé pour la dernière fois, après avoir gardé le silence pendant quarante ans. C'est pour vous qu'il a rompu le silence. C'est un hommage à votre talent. Du moins, éloigné que je suis de la France et des affaires, je l'ai jugé ainsi. Quant à la phrase sur les études théologiques, qui m'a paru la pensée secondaire de ce discours, elle tient sans doute à un autre ordre d'idées (1).

Un ministre des affaires extérieures, comme un soldat, défend contre l'étranger l'indépendance, la gloire ou les intérêts de sa patrie, quel que soit le drapeau qu'elle déploie. Ce n'est point là de la versatilité.

Nous avons traversé des temps difficiles. L'horizon politique est loin d'être éclairci. Il y aurait sagesse à mon avis à ménager la réputation des hommes qui ont été utiles à la France. Le maréchal Clausel n'a-t-il pas été réduit à se justifier de basses calomnies ? Il s'est redressé. Il a eu raison (2).

Dans votre éloge de Carnot vous citez, autant qu'il m'en souviennait, une lettre qu'il écrivit, comme membre du Directoire exécutif, au général Bonaparte, et vous la citez comme un indice de l'influence que Carnot a exercée sur les campagnes du héros en Italie. C'est précisément cette lettre que je citerais à l'encontre et cela d'après ce que j'ai ouï dire à l'Empereur (3). Si un jour, je rassemblerais quelques souvenirs, et je n'aurais que peu de choses vraiment intéressantes à faire connaître, je mentionnerais peut-être cette

(1) Talleyrand, dans son éloge de Reinhard, montrait par des exemples (le cardinal Duprat, le cardinal d'Ossat, le cardinal de Polignac, etc.) l'utilité, des études théologiques pour assouplir l'esprit des hommes qui se destinent à la diplomatie.

(2) Bertrand fait sans doute allusion à la brochure publiée par le maréchal Clausel pour justifier sa conduite de l'expédition de Constantine.

(3) Etienne Charavay (*Lazare Carnot d'après sa Correspondance*) fait allusion aux révélations qu'amènerait la publication des lettres adressées par Carnot au général Bonaparte. Il en cite une des plus curieuses d'après les archives de la famille Carnot (*La Révolution française*, t. XIX, p. 499) ; elle est du 9 nivôse an V (3 janvier 1797). Bertrand fait allusion à une lettre du 2 prairial an IV (11 mai 1796) dans laquelle Carnot prescrit à Bonaparte d'attaquer Beaulieu et de marcher sur Livourne.

particularité, qui n'est pas sans quelque importance militaire ou même historique.

Dans l'annuaire de l'an dernier, j'ai lu avec un grand intérêt la nouvelle édition de votre notice sur les machines à vapeur que je ne connaissais pas et votre réponse à M. Ainger.

Beldor, dans son *Architecture hydraulique*, attribue-t-il aux Anglais l'invention de la machine à vapeur ? Il ne m'en souvient pas.

De même que vous l'avez déjà fait pour Champollion, vous avez rappelé à l'Europe lettrée les titres de nos savants français à son estime. Vous avez dignement soutenu l'honneur national et vos assertions vous les avez prouvées avec une telle évidence qu'il est difficile de s'y soustraire. Car, ainsi que vous le dites, les arguments empruntés à l'arithmétique sont irrésistibles.

Grâce à votre double élection, M. Laffitte a été nommé à Paris. C'était une justice qui lui était due. Bachelu (1) est aussi des vôtres. Veuillez me rappeler au souvenir de l'un et de l'autre, à celui de Dupont de l'Eure, de Salverte, d'Odilon Barrot, et à celui de nos anciens collègues qui pourraient ne m'avoir point oublié.

Garnier-Pagès, qui a été si original au commencement de la session, vient de faire preuve, en parlant des rentes, de connaissances qu'on ne lui supposait pas.

Voilà bien des jaseries, mon cher Monsieur, et pas un mot de ce dont je voulais vous entretenir. Mieux vaut en faire l'objet d'une autre lettre. Je termine, Monsieur et cher ancien collègue, en vous adressant mes souvenirs les plus affectueux.

BERTRAND.

Adresse :

à Monsieur Arago, membre de l'Institut  
député,  
à l'Observatoire  
Paris.

(1) Bachelu (Gilbert-Désiré-Joseph) né à Dôle 1777, mort 1849, général, élu le 3 mars 1838 par le collège électoral de Chalon-sur-Saône.

Le Directeur-gérant :

Georges MONTORGUEIL

Saint-Amant-Montrond, Imp. CLERC-DANIEL